

# Nki pentchui

*La voix des femmes*

Lettre Informatrice de l' **AFFAMIR** Numéro VI Juin 2004



# SOMMAIRE

## Dans ce numéro VI

### Editorial

Unir les forces pour vaincre la pauvreté..... P.2

### Echos

Le renforcement des capacités des groupes, où en sommes-nous?.....P. 3

### Comprendre pour mieux combattre

La pauvreté n'est pas une fatalité: c'est un mal curable.....P. 4

### Carte blanche

Pourquoi enseigner le Nguemba à la Kinder's House ?.....P. 5

### Et si on en parlait?

Valeurs d'hier et d'aujourd'hui .....P.6

### Et si c'était vrai ?

Le bonheur se trouve sous notre semelle.....P. 8

### Dossier

Grossesses précoces.....P.9

Annonces et Humours.....P.13

### Parenthèse santé

Le savon sauve...des vies ! .....P.14



## Éditorial

### *Unir les forces pour vaincre la pauvreté*



Depuis quelques années, la lutte contre la pauvreté est devenue le combat que mènent aussi bien les organismes étatiques que les organisations de la société civile. Il est à l'ordre du jour dans presque tous les sommets et conférences.

Mais, si tout le monde reconnaît qu'elle est le mal du siècle, des divergences naissent quant à la stratégie à adopter pour redonner à nos peuples leur dignité volée. Pourtant il est urgent d'unir les intelligences car la pauvreté est plus que complexe. Ce numéro de *Nkèpentchui* vous esquisse ses contours. L'AFFAMIR s'est spécialisée en matière de renforcement des capacités et de conseil au niveau de la base. Depuis deux ans elle travaille avec et pour les groupes de femmes de Penka Michel. Aujourd'hui, elle vous présente sa réflexion sur quelques actions menées depuis lors. Bien que différentes, celles-ci se ressemblent par leur moteur de changement et soulignent la nécessité d'avoir un large spectre de compétences qui va du diagnostic organisationnel et de la définition des stratégies avec les populations bénéficiaires de ces actions à un accompagnement prudent et constant de ces groupes, en passant par l'appropriation locale et une franche et efficace collaboration pour un changement durable. En définitive, il s'agit surtout d'unir les forces pour vaincre la pauvreté ■

*Par Céline Sika*

Nous remercions nos partenaires le Gouvernement basque, la Mairie de Chipiona, la Mairie de Beasain du Pays Basque, la Fondation Haurralde de San Sebastian et le Mouvement Scout Makarenko de Barcelona pour leur appui.

## *Le renforcement des capacités des tontines, ou en sommes-nous?*

Après le succès des ateliers de renforcement des capacités des femmes en matière de gestion des crédits externes, il fallait les suivre pour s'assurer qu'elles avaient compris les concepts d'épargne et de crédit. A cet effet, les descentes des conseillères en tontine s'avéraient importantes pour mesurer l'impact. Après 2 mois et demi, ou en sommes-nous?



Le taux de participation aux ateliers témoignait de l'engouement des femmes pour augmenter leurs revenus. C'est le lieu de dire que la montagne n'a pas accouché d'une souris. Certes, le calcul du taux d'intérêt n'a pas été facile pour ces femmes. Mais il faut se réjouir du taux de recouvrement dans les délais qui froitent les 200% dans certaines tontines. Au-delà de cette appréciation quantitative, il faut noter l'opacité de la gestion des fonds dans laquelle ces tontines fonctionnaient par le passé.

### **Observations et résultats**

Regroupement de femmes pour l'entraide mutuelle en cas d'évènement heureux ou malheureux, les tontines sont, en outre, des structures informelles d'intermédiation financière. Cette activité, elles la réalisent à travers les cotisations. Ce qui est frappant c'est la négligence avec laquelle les crédits ou cotisations sont enregistrés et suivis sur du papier volant, ce qui rend difficile et hasardeuse la continuité des opérations.

Face à cette situation, les conseillères ont demandé et obtenu des dirigeantes de ces tontines qu'elles dotent leurs structures de cahiers. Au jour d'aujourd'hui, 4 des 9 tontines ayant pris des crédits possèdent déjà ces instruments de travail importants pour

l'enregistrement et le suivi des crédits accordés.

Pendant des années, seuls les membres des bureaux comprenaient le système financier de leurs tontines qu'ils mystifiaient volontairement et se gardaient bien d'en expliquer le fonctionnement complexe aux autres membres. Celles-ci, pour la plupart analphabètes, se contentaient de ce que les secrétaires et autres membres des comités voulaient bien leur dire ou donner, se faisant ainsi arnaquer de façon honteuse. C'est ce qui s'est passé avec les crédits octroyés par la Caisse Populaire à ces tontines. En effet, avant l'arrivée des conseillères, certaines dirigeantes s'étaient lancées dans la spéculation en augmentant dangereusement soit les intérêts, soit le prix unitaire des produits qui constituaient l'objet du crédit.

Mais cette situation a changé avec l'intervention des conseillères qui ont éclairé ces femmes sur la gestion de leurs tontines. Aujourd'hui, elles ne cessent de manifester leurs remerciements à l'AFFAMIR pour les avoir aidées à sortir un peu de l'ignorance dans laquelle elles vivaient.

La fausse note pour cette partie se situe au niveau de la stimulation de l'épargne de groupe. En effet, l'épargne finance le crédit. Et une des conditions pour en bénéficier c'est, bien évidemment épargner régulièrement, de façon individuelle ou en groupe. Malheureusement ceci semble n'avoir pas été bien compris peut-être à cause de la démarche prise par l'AFFAMIR et la Caisse Populaire lors de l'octroi de la première vague des crédits. En fait, en procédant de la sorte, l'idée sous-jacente était de montrer aux femmes qu'elles pouvaient compter sur la Caisse Populaire comme source d'approvisionnement en ressources financières. Le message n'étant pas passé, il est clair que beaucoup reste à faire pour amener nos partenaires dans la lutte contre la pauvreté à comprendre que, sans épargne, le crédit dont elles ont tant besoin pour réaliser leurs activités n'est pas possible. L'épargne collective (tontine) et individuelle (des membres) ■ ***James William Feuku***

## ***La pauvreté n'est pas une fatalité: c'est un mal curable...***

Depuis sa création il y aura de cela bientôt deux ans, l'AFFAMIR a patiemment creusé sa fondation et, aujourd'hui, vu l'aspect qu'a celle-ci, nous pouvons dire qu'elle est bien installée, et pour longtemps.

Lors de la réunion du Conseil d'Administration de l'AFFAMIR en décembre dernier, les participants se sont soumis à un exercice qui consistait à définir la pauvreté. La pauvreté c'est le manque de nourriture, disaient les uns. C'est le manque d'argent, rétorquaient les autres. C'est plutôt le manque d'argent et de nourriture, soulignaient d'autres encore. Non, c'est la mauvaise répartition des biens, tranchaient certains, sûrs d'avoir trouvé enfin la définition juste de ce terme. Comme on peut le remarquer aisément, l'exercice n'était pas facile, et la multitude de définitions recueillies traduit clairement la difficulté de cerner ce mal du siècle qui ronge nos populations et Etats, sans états d'âme, et qui dure et perdure au fil des temps. Et nous pouvons dire, sans risque de nous tromper, qu'elle ne cessera pas de croître si rien n'est fait pour l'empêcher de continuer à se métastaser.

Parce que la pauvreté, en réalité, est beaucoup plus que le manque de nourriture et d'argent, ou encore la mauvaise répartition des biens entre les peuples ou entre les nations, ceci n'étant que quelques-unes de ses manifestations ou de ses symptômes. La pauvreté, c'est quelque chose de plus profond. Ce sont les déséquilibres sociaux entre les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les nations du Nord et celles du Sud, les ethnies, les régions, la ville et le village, le patron et son employé, etc., déséquilibres qui font que :

- les uns n'aient pas les mêmes opportunités que les autres
- les uns dominent les autres,
- les uns décident à la place des autres,
- les uns ne puissent pas jouir de leurs droits fondamentaux

-en un mot, les uns soient victimes d'une violence structurelle et institutionnelle etc.

Car c'est de cela qu'il s'agit. En effet, la violence, ce n'est pas seulement l'absence de guerre. Ce n'est pas non plus seulement des coups que l'on peut porter sur quelqu'un. Il y a violence lorsque je ne peux pas manger à ma faim et bien, me soigner dans de bonnes structures sanitaires, habiter une maison décente, avoir une bonne éducation, disposer de ma vie comme je l'entends, décider du nombre d'enfants que je veux avoir, quand je veux, choisir librement mes vêtements, mes amis et refuser la compagnie de ceux qui m'indisposent, aller où je veux, quand je veux, etc.



*Une des manifestations de la pauvreté...*

Cette violence n'est donc pas seulement physique. Elle est aussi psychologique, économique, structurelle, sociale. Et, s'il y a violence, c'est que quelqu'un, personne physique ou sans visage, l'exerce quelque part, directement ou indirectement. La violence ce n'est pas non plus le fait de la nature. Si cette situation existe et perdure, c'est que chacune des institutions suivantes \_ la famille, la société, l'Etat, la religion, \_ facilite et favorise, à sa manière, sa perpétuation. La pauvreté n'étant donc pas une fatalité, nous pouvons l'éradiquer. A condition de s'attaquer au vrai ennemi qui n'a malheureusement pas pas souvent de visage. Parce que lutter contre la pauvreté ce n'est pas donner à manger aux gens qui en ont besoin. Ce n'est pas non plus leur distribuer de l'argent de façon ponctuelle, ou encore leur construire un logement décent. Faire ceci, c'est les maintenir dans un état de dépendance perpétuelle. Lutter contre la pauvreté, c'est s'attaquer à cet ennemi, c'est-à-dire à ses causes structurelles ; à ce qui fait que les hommes et les femmes ne puissent pas se développer eux-mêmes. C'est évacuer ce qui les empêche de faire eux-mêmes ce qu'ils demandent aux autres de faire à leur place. Car

ces hommes et ces femmes, croyez-moi, sont capables de se développer eux-mêmes. Et ils savent parfaitement quel genre de développement leur convient. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un renforcement de leurs capacités afin qu'ils puissent s'auto-développer.



*Atelier de renforcement des capacités en gestion des crédits.*

Nous autres, organisations de développement, ne pouvons que les accompagner dans ce processus parce que ce sont eux les véritables acteurs de leur développement, et parce que nous sommes convaincus que le développement, c'est le processus de stimulation de l'aptitude des gens à créer les conditions pour satisfaire leurs besoins, développer et utiliser leurs capacités et choisir eux-mêmes ce qui est bien pour eux.

Mais pour faire face aux problèmes complexes et multidimensionnels de la pauvreté, plusieurs types d'expertises sont nécessaires. En d'autres termes, il est absolument important de réunir toutes nos forces, de coordonner toutes nos actions afin d'agir rapidement et efficacement. C'est pourquoi nous, depuis l'AFFAMIR, lançons un appel à une véritable coalition mondiale contre cet ennemi, contre ce frein au développement■

*Par Céline Sika*

#### Carte blanche

### Pourquoi enseigner la langue Nguemba à la Kinder's House?

*Au Cameroun le bilinguisme est l'une des priorités de l'éducation nationale. La tendance actuelle est de faire la part belle au français et à l'anglais dans les établissements et les institutions scolaires du pays. Quant aux langues nationales,*

*elles ne sont traitées qu'en parents pauvres par rapport à toutes les autres disciplines des programmes. Les parents de la Kinder's House se sont souvent réjouis d'entendre leurs enfants s'exprimer en français et en anglais. Par contre, c'est sans beaucoup d'enthousiasme qu'ils ont reçu l'idée d'introduire à l'école l'enseignement de la langue Nguemba, la langue maternelle de la localité. Dès lors, ils ont jugé utile d'approcher un spécialiste, l'Inspecteur SOH, Docteur en Linguistique Appliquée, pour un éclairage sagace.*

**Dr SOH:** - La direction de la Kinder's House envisage d'introduire le nguemba, notre langue, au programme scolaire des septembre. Qu'en pensez-vous ?

**Un parent:** Je crois qu'on en parle déjà à la maison.

**Dr. SOH:** Je n'en suis pas très sûr. Les camerounais ont plutôt tendance à faire passer les langues étrangères avant les langues nationales.

**Un parent:** -Comment! Parce qu'elles permettent d'aller loin. Ce n'est pas avec la langue nguemba que tu as fait tes études au point de devenir docteur, mais avec le français et l'anglais, n'est-ce pas?

**Dr SOH:** - Evidemment! Mais, permettez-moi de vous dire que ces langues ne venaient qu'en deuxième position.

**Un parent:** - J'ai entendu aussi des volontaires soutenir qu'il faut enseigner la langue nguemba à la Kinder's House. Mais voyons! Ça va retarder nos enfants.

**Dr SOH:** - Au contraire! Des études ont démontré que les enfants qui maîtrisent bien leur langue maternelle réussissent mieux et très vite à l'école.

**Un parent:** - Je ne partage pas votre avis. Hier les français interdisaient les langues maternelles à l'école. Pour eux, c'était des patois qu'il ne fallait pas laisser concurrencer la grande langue française, et avec leur politique d'assimilation, leur langue a fini par évincer les nôtres des écoles. Aujourd'hui, c'est tout le contraire que nous font entendre ces mêmes français. Ils réclament l'enseignement de la langue nguemba à l'école. Sont-ils vraiment de bonne foi? Ne

cherchent-ils pas une fois de plus à nous embrouiller?

**Dr SOH:** - Certes, hier, les langues nationales, on n'en voulait pas dans les écoles coloniales. Parce que le but poursuivi par les colons était de transformer le nègre en blanc: un noir parlant français et vivant comme un blanc. Mais aujourd'hui les choses ont changé. On assiste en France même à un réveil et à une renaissance culturelle qui fait que les jeunes générations regrettent de n'avoir plus de langues nationales dignes de ce nom. On essaye, avec beaucoup de difficultés, de ressusciter, régionalisme oblige, des langues presque mortes comme le Breton, le Corse, le Franc Comtois, le Basque etc., qu'une politique centralisatrice des rois de France a depuis enterrées. Les volontaires qui nous conseillent ne voudraient pas que ce qui leur est arrivé nous arrive, à nous autres. Il nous faut sauvegarder notre langue nguemba, support de notre patrimoine culturel.

**Un parent:** - Je comprends. Mais que dit le gouvernement camerounais?

**Dr SOH:** - A Yaoundé on a longtemps tergiversé sur la question de l'enseignement dans des écoles des langues nationales. On y pense tout le temps mais, ayant souvent peur de préparer le terrain aux démons de la division, on a toujours renvoyé sine die, la prise à ce sujet d'une décision ferme. Cependant, les réformes en cours recommandent l'introduction des langues nationales dans les écoles du pays. L'application en est encore timide. Mais nous avons intérêt à ce que le nguemba soit travaillé et enseigné à la Kinder's House.

**Un parent:** - Et pourquoi?

**Dr SOH:** - Laissez-moi vous citer quelqu'un comme Olivieri qui disait que <<celui qui perd sa langue, perd une partie de soi-même>>. La langue nguemba nous unit aussi bien dans l'espace que dans le temps. Elle sert de trait d'union entre les peuples nguemba (les bansoa, bamendjou, bameka, bamougoum et les bafounda) et est l'outil de conservation par excellence de notre culture. Elle sert aussi de lien entre ces peuples et leurs ancêtres ainsi qu'avec leur passé. En la perdant, nous perdons sinon une partie de nous-mêmes, du moins

tout notre patrimoine culturel. Et Dieu seul sait si elle est menacée!



*Eduquer et former en français et anglais, mais aussi en langue nationale, véhicule de notre culture...*

**Un parent:** - Intéressant! Mais comment enseigner cette langue qui n'a pas une forme écrite comme l'anglais et le français? Pas de livres, pas d'outils pédagogiques...

**Dr SOH:** - Certes, ce sera coûteux. Mais pour un début, il suffit d'avoir un maître ou une maîtresse qui parle la langue nguemba avec les enfants, avec pour objectif de les éveiller et de les intéresser à leur culture. On trouvera des stratégies pour égayer ceux-ci de manière à ne pas créer une rupture entre le foyer et l'école. Il faut établir une passerelle entre la maison et la Kinder's House.

**Un parent:** - On peut vous faire confiance, à vous et à vos enseignants, mais...

**Dr SOH:** - Retenez qu'avec le français et l'anglais, on peut faire le tour du monde. Le bilinguisme officiel donne une grande ouverture sur le monde, mais pour bien utiliser cette fenêtre, pour bien regarder le monde par cette fenêtre, il faut être solidement installé chez soi. Pour bien comprendre le monde par nos langues officielles, il faut bien maîtriser la langue nguemba. Ainsi, le rapport entre les langues officielles et les langues nationales ne sera plus un rapport conflictuel ni d'exclusion comme au temps colonial, mais plutôt un rapport de complémentarité■

**Dr André SOH**

**Et si on en parlait ?...**

**Valeurs d'hier et d'aujourd'hui.**

Il y a un certain nombre de valeurs qui sont presque toutes ensevelies aujourd'hui, des

valeurs dont nous avons cependant besoin pour vivre en paix et en harmonie avec la société. Par exemple, nous ne savons plus dire << s'il te plaît >> ou << s'il vous plaît >> lorsque nous demandons un service; ni << bonjour >>, encore moins << merci >> pour un service à nous rendu, un repas, une leçon, un conseil reçu, etc. Nous ne savons faire qu'une seule chose : demander, exiger, et nous ne savons pas reconnaître la part du don dans ce qui nous semble qu'on nous doit. Nous n'avons plus que des droits et aucun devoir. Personne ne veut travailler, ni souffrir, ni vieillir. Tout le monde veut s'enrichir le plus rapidement possible et sans souffrir. D'ailleurs pourquoi souffrir, pourquoi prendre la peine de travailler, d'étudier, lorsque nous voyons autour de nous, à longueur de journée, à la télévision nationale, dans les journaux, aux postes clés de notre pays des individus très peu recommandables fêtés et loués alors qu'ils ont bâti leur « fortune » sur le sang et les larmes de leurs compatriotes et autres étrangers dont le seul délit est d'avoir cru que l'honnêteté et l'intégrité sont encore de ce monde ?

Comment respecter des valeurs nobles comme le travail, la persévérance, l'effort, lorsque nous constatons que ces malfaiteurs en costume et cravate, qui confondent régulièrement les caisses de l'Etat avec leur caisse à eux, occupent parfois des postes clés qui les amènent à prendre des décisions qui déterminent notre vie? Comment résister sans être traité de retardé mental ou d'idiot ?

Il est urgent que nous retrouvions ces valeurs fondamentales sans lesquelles la vie en société n'est pas possible. Grâce à elles, nous combattons l'indifférence et l'égoïsme ambiants, la paresse, la méchanceté, la délinquance, etc., et dotons notre société d'aujourd'hui et de demain d'hommes et de femmes capables de jouer en son sein un rôle actif parce qu'ils sauront ce que c'est que l'ordre, la courtoisie, le savoir-vivre, le respect des personnes et des choses, du bien public, la compassion, le travail, le courage, l'aide mutuelle et l'amour. Ces valeurs ne sont consignées dans aucun traité de moral mais se

trouvent au détour d'un << bonjour >>, d'un << merci >>, ou d'un << bravo ! >> pour avoir bien fait un travail, pour nous avoir ouvert la porte d'un véhicule, pour un conseil, etc. La reconnaissance de l'autre et du travail de l'autre est très importante. Mais comment réussir ceci lorsque tout nous rend la tâche difficile pour ne pas dire impossible ? Nous pensons que la littérature peut et doit être l'un des moyens les plus adéquats pour inculquer ces valeurs aux êtres humains. Le conte oral... par exemple.

Ailleurs, il ne sert qu'à faire dormir les enfants. En Afrique, il est un monument dans lequel les peuples ont gardé, de génération en génération, leur savoir, leurs connaissances, les normes et les règles qui régissent le fonctionnement de leur société et les comportements des personnes, etc., bref, leur culture, c'est-à-dire ce qui fait leur spécificité. Ce qui fait qu'ils soient ce qu'ils sont et pas autre chose. Oui, certains pourraient être tentés de nous demander si le conte oral a encore sa raison d'être aujourd'hui où les moyens audiovisuels –télévision, radio, cinéma, jeux vidéos, etc., sont plus efficaces en matière de diversion. Il est vrai que la tradition ne peut plus remplir de nos jours toutes les fonctions qui étaient les siennes, mais elle peut, nous en sommes certains, nous permettre de nous imprégner de nouveau de ces valeurs qui sont devenues, sans qu'on ne sache trop comment, mais certainement avec notre complicité, des concepts glissants, des termes creux dans nos sociétés, mais qui sont cependant des valeurs sur lesquelles nos sociétés traditionnelles se sont construites et ont grandi, et surtout des valeurs sans lesquelles la vie en communauté est impossible. C'est pourquoi nous lançons vivement un appel pour que nous nous retrouvions de plus en plus autour des feux de bois ou autour de la table, peu importe le lieu, pour conter et nous conter, en nous regardant dans les yeux, et pas uniquement dans une seule et même direction : celle de la télévision qui nous dicte ce que nous allons faire, manger, dire, porter comme vêtement, acheter comme véhicule, et même ce que nous allons faire dans l'intimité de nos chambres! Revenons aux contes car ils permettent non seulement de nous distraire, de rêver, de nous évader de ce monde trop cruel et

difficile le temps que dure la narration, mais aussi de former et d'informer enfants, jeunes et adultes pour le difficile métier de l'Homme■

*Par Céline Sika*

**L’AFFAMIR est née il y a de cela deux ans déjà ! Malgré le chemin parcouru et les actes posés, clairement visibles à l’œil nu, et l’effet, nettement positif que ceux-ci créent au sein de la population, beaucoup de personnes résistent encore à notre appel. Il est peut-être temps que ceux-ci nous rejoignent. Population Bansa, profitez de l’AFFAMIR !**

L’AFFAMIR est née pour aider les populations de Penka Michel en général et féminines en particulier à sortir de la pauvreté économique, morale, éducative, etc. Pour ce faire, elle organise des ateliers pour éduquer cette population. L’objectif final c’est de promouvoir l’égalité de chances entre l’homme et la femme. Cette dernière, surtout en milieu rural, ploie sous le poids des responsabilités multiples et énormes aussi bien au sein de son foyer qu’à l’extérieur. Pourtant, elle a très peu de moyens pour les assumer.

Les programmes de formation qu’organise l’Affamir visent non seulement à accroître la productivité agricole de ces femmes, mais aussi à réduire et alléger leurs tâches domestiques, contraignantes, fatigantes, répétitives et improductives. Dans notre communauté, les rôles sont définis, la division du travail nette. Aux hommes les activités publiques et aux femmes la cuisine et le champ. Ceci est tellement ancré dans les mentalités que nul ne s’imagine qu’une femme puisse, par exemple, conduire un bus, un camion, ou un homme langer son enfant ou faire à manger à sa famille, même lorsque son épouse est malade. Pourtant, il n’y a pas de mal à cela. La famille c’est le père, la mère et les enfants. Les deux époux sont complémentaires et chacun devrait remplir sa part de responsabilités au sein de la famille qu’ils ont décidé de fonder. Pour les adultes, ceci semble impossible et c’est très souvent qu’on entend des hommes, époux et pères de famille dire, lorsqu’on leur demande, par

exemple, de porter dans leurs bras ou de bercer leur enfant qui pleure : « Non ! C’est le travail des femmes. Que diraient mes amis s’ils me voyaient faire une telle chose ? Je ne serais plus un homme ! ». Mais ceci peut changer si nous inculquons dans l’esprit de nos tout petits que la femme est leur partenaire et non leur subordonnée. Que les deux personnes qui forment un couple sont des êtres complémentaires. Et nous devons le faire des le berceau. Ainsi, le partage des responsabilités dans la préparation des repas, le ménage, les soins aux enfants et aux personnes âgées et malades, etc., ne serait plus un rêve impossible chez nous mais une réalité tangible qui, en plus, permettrait de créer plus d’espace aux femmes afin qu’elles puissent s’impliquer davantage dans la vie de leur communauté, s’épanouir. Cet exercice, qui fait déjà ses preuves sous d’autres cieux, a la vertu de rapporter beaucoup de bénéfices à la famille toute entière qui a ainsi plus de chance de vivre dans le bonheur et l’harmonie. D’autre part, les relations entre les époux s’approfondissent et ces derniers ont le temps de communiquer, d’échanger, ce qui n’existe presque pas dans la plupart des ménages■

*Matchinde Pascaline*

**Le bonheur se trouve sous notre semelle...**

« O NE TI A MAMA ? »

« O NE TI A PAPA ? »

Voyager c’est apprendre, c’est s’enrichir. C’est se transformer au contact de l’Autre qui nous permet de nous connaître, de relativiser, d’évaluer, de comprendre qu’on n’a pas toujours besoin de tant de choses pour être heureux. C’est réaliser la chance ou la malchance que l’on a d’être né quelque part. Partir c’est accepter de ne plus être celui ou celle qu’on était une minute avant notre départ. C’est comprendre enfin que tout ce qui brille n’est pas toujours de l’or et que, très souvent, nous laissons le trésor que nous avons sous les pieds pour poursuivre l’enfer ailleurs. Arantxa, l’une des volontaires espagnoles qui vient de passer six mois avec nous à Banéghang nous le confirme dans le récit de sa nouvelle vie en Europe. Edifiant !



Il y a 15 jours que je suis arrivée à Montmeló, mon petit village, et je dois reconnaître que je n'ai pas encore eu le temps de m'adapter et que ce que vous m'avez fait vivre à Banéghang a changé ma façon d'être et de voir les choses. La vérité c'est que, à mon retour chez moi, tout le monde voulait absolument m'écouter raconter les mille merveilles du voyage et des histoires sur les gens que j'ai rencontrés. Parmi ceux-ci il y avait les représentants des revues de Montmeló, la station émettrice de Radio des Montornés (habitants du village voisin) et le groupe de femmes de Zenobia. Tous me pressaient de questions auxquelles je devais absolument répondre, et bien, pour ne pas les frustrer et ruiner leur bonheur. Vous pouvez donc imaginer la pression et surtout le changement du rythme. Il faut dire qu'ici nous courons partout et dans tous les sens comme si nous allions rater l'avion. Pendant les premiers jours de mon retour, j'ai pu me laisser entraîner par ma famille et mes amis qui m'amenaient à tous les endroits et m'aidaient à m'organiser un peu. Je trouve cette situation un peu folle mais je suis consciente que mon voyage ne se termine pas avec mon retour dans mon village après avoir passé six mois à l'étranger. Mon voyage est éternel et, depuis ici, je vais, nous allons faire tout notre possible pour obtenir de l'aide nécessaire pour améliorer les conditions de vie et de travail dans les champs des populations de Penka Michel et assurer l'éducation à tous les enfants de ce beau village.

Populations de Penka Michel, l'AFFAMIR est votre meilleure alliée et, croyez-moi, je suis fière de pouvoir travailler avec elle. Permettez-moi de vous dire que venir en Afrique a été la meilleure décision que j'ai prise pour grandir et continuer à apprendre. La vie est un éternel apprentissage qui nous permet de nous connaître, de connaître nos semblables, l'environnement dans lequel nous vivons. Lorsque l'on a la chance de partir, je crois qu'il

faut saisir cette formidable opportunité d'apprendre car, malheureusement, nous n'arriverons jamais à nous connaître à fond parce que nous changeons constamment de direction. Voyager peut donc nous permettre de connaître nos autres facettes.

Cohabiter avec la population de Banéghang a été une expérience formidable pour moi. J'ai ainsi pu vivre six (6) merveilleux mois sans la folie européenne, c'est-à-dire, sans pression, sans courir, sans compétition, sans rivalités, sans toujours être suspendue à la montre, sans devoir prendre le métro le matin plein des gens à craquer à la mine massacrante, qui ne vous disent jamais bonjour et qui éructent toutes les pires insultes du monde pour une minute de retard du train ; sans tourner en rond pendant des heures et des heures pour trouver une place de parking libre, etc. L'exigence, les conditions de vie stressantes, la pression sociale et du travail précaire et surtout mal rémunéré, et tout ce qui précède fait partie de notre quotidien en Europe, et est à l'origine de la plupart des maladies mentales comme la dépression, l'anorexie, l'anxiété, le stress, les nerfs.



*Send of de  
Arantxa et  
Ainboa...*

Il est vrai que, grâce à ce rythme qui a commencé il y a environ 30 ans, aujourd'hui nous bénéficions d'un bon système de services sociaux, d'une bonne sécurité sociale, d'un bon système judiciaire, d'une bonne organisation urbanistique, d'un bon système éducatif avec d'excellents centres, d'un réseau de bons hôpitaux et de centres de santé dans chaque village où l'on bénéficie de soins personnalisés, d'un bon réseau de transports publics avec des bus, trains, avions, métros et autres tramways bien équipés et confortables, d'une série de services municipaux qui permettent de vivre dans de meilleures conditions, dans un environnement propre où la sécurité des citoyens est assurée. Bref, tout ou presque est

réuni chez nous pour nous permettre d'avoir une très bonne qualité de vie. Mais à quel prix ? Au prix de notre humanité. Nous avons atteint la limite, celle qui nous fera exploser tous si nous ne prenons pas conscience du fait qu'il nous faut freiner et modifier certains comportements. Il n'y a plus de relations entre les hommes qui travaillent, vont au gymnase, s'assoient des heures et des heures devant le téléviseur seuls pour regarder des programmes belliqueux et attendent le week-end pour aller en discothèques et consommer tout genre de drogues dures dans le but d'oublier un peu la dure réalité dans laquelle ils vivent.



*Arantxa au cours d'une campagne de sensibilisation des jeunes contre les risques d'une sexualité non protégée...*

Parfois, je réfléchis très sérieusement sur la possibilité d'avoir ou pas d'enfants. Je souhaite être maman et avoir un, deux et même trois enfants si mes moyens économiques me le permettent. Mais en même temps, je me demande : quel avenir vais-je leur laisser : un monde plein de peurs, de dangers, un monde plein de risques, de pressions inutiles que nous mêmes nous créons et intensifions chaque jour ? Il y a un adage qui dit : tout ce qui brille n'est pas or. Nous sommes des blancs, nous vivons en Europe, nous avons toutes les commodités et facilités du monde, mais à quel prix, je répète ? Notre glotonnerie nous rend aveugles au point de ne pas voir que nous vivons bien et même cent fois mieux que plus de la moitié de la population de notre planète pour qui l'existence est un combat permanent contre la faim, le froid, la maladie, la soif, l'injustice, les calamités, etc. Cette irrésistible envie que nous avons de vouloir toujours avoir nous empêche de réaliser que nous ne devons pas trop nous plaindre car nous avons ce qu'il nous faut pour vivre bien et heureux. La meilleure qualité de

vie, à mon avis, c'est de vivre humblement. Pourquoi ne sommes-nous jamais satisfaits ni heureux ? A mon humble avis parce que nous consacrons notre temps et nos efforts à souhaiter paraître, souhaiter avoir et souhaiter arriver quelque part au lieu de regarder et évaluer ce que nous avons déjà.

Si je dis tout ceci, c'est pour souligner que j'ai vécu à Banéghang un autre rythme de vie qui, au niveau personnel, a été très satisfaisant parce que je suis arrivée à oublier ces pressions du travail, ces exigences sociales, ce stress dont je vous en parlais au début de cet article.

Mais je me suis aussi rendu compte que cette façon de vivre sans se préoccuper du lendemain qui caractérise les gens de Banéghang et les camerounais en général, si elle permet d'éviter des maladies comme celles que j'ai citées plus haut, est négative car elle ne permettra jamais à ce pays si beau et si riche de se lever. Ce peuple sympathique a besoin d'être conscientisé. C'est ici qu'interviennent les organisations de la société civile, les élites et surtout l'Etat qui doit jouer son rôle de pourvoyeur de services à ses citoyens, et aider ceux qui l'aident à atteindre cet objectif. Qu'est-ce qui peut être concrètement fait pour alléger la très grande souffrance du peuple camerounais, surtout celui des zones rurales ? Une bonne politique gouvernementale de développement doit être décidée avec les populations, des mesures efficaces prises et appliquées lorsque l'on détecte des maux, les ressources utilisées de façon rigoureuses et bien, des mesures préventives, qui sont à la portée de tous, prises et appliquées, etc.

Le paludisme est une maladie qui fait des ravages au Cameroun. Pourquoi ne pas doter toutes les familles de moustiquaires imprégnées et les sensibiliser sur les risques de dormir sans celles-ci ? Ceci permettrait d'éviter des milliers de morts inutiles. La typhoïde, un autre mal féroce qui terrasse des milliers de personnes, les vers intestinaux, les maladies diarrhéiques, les eczémas et autres parasites, sont le lot quotidien de plusieurs camerounais. L'origine de tous ces maux c'est très souvent l'eau qui

n'est pas potable. L'on pourrait éviter tout ceci si l'on apprenait aux populations, par exemple, à faire bouillir de l'eau avant de la boire. Aussi simple que cela ! Et tout le monde peut le faire car cela ne coûte pas cher ! Pendant mon séjour à Banéghang, j'ai entendu les gens se plaindre qu'ils n'avaient rien. Moi je dis que ce n'est pas vrai parce que je pense que vous avez les moyens de vous en sortir, croyez-moi. Comment ? En ayant le courage d'éliminer de votre tradition et vos coutumes ce qui est un frein à votre développement et épanouissement; en investissant dans l'éducation de vos enfants parce qu'ils sont l'avenir, en donnant aux gens et surtout aux jeunes et aux femmes les moyens de contrôler leur sexualité afin de maîtriser leur fécondité et éviter les maladies sexuellement transmissibles qui sont parfois destructrices et même mortelles, les grossesses indésirées ou trop rapprochées qui ruinent leur avenir et leur santé; en saisissant toutes les opportunités – l'AFFAMIR, la Caisse Populaire, le Centre de Santé, la Kinder's House, etc.- qui vous sont offertes dans votre environnement. Tout ceci se trouve entre vos mains. Ce qui vous manque, c'est la volonté.

Pour finir, il ne me reste plus qu'à dire que, tous ensemble, et peu à peu, nous pouvons faire beaucoup de choses. Depuis ici, à Montmelo, nous continuons à travailler pour Banéghang et l'Affamir. Je ne cesserai de dire que je suis extrêmement heureuse de vous avoir connues, populations de Banéghang, parce que, grâce à vous, ma vie a changé. De tout cœur je vous dis mille fois merci pour tout ce que vous m'avez offert! Je ne vous oublie pas : je reviendrai ! ■

***Arantxa Garcia Munné***

## **Dossiers**

### **LES GROSSESSES PRECOCES : UN PHENOMENE A LA MODE**

**Véritable phénomène à la mode, toutes les familles de la région connaissent les tensions liées à cette situation qui est l'une des manifestations de la pauvreté. Si ses causes sont surtout d'origine économique et culturelle, ses conséquences sont parfois dramatiques avec des suicides et autres abandons et assassinat de bébés. Pourtant, tout ceci peut être évité si nous éduquons nos enfants et leurs parents.**

Dès l'âge de la puberté et cela jusqu'à ce que leurs filles trouvent époux, les parents se font du mauvais sang à chaque fois qu'ils voient ces dernières en compagnie d'un garçon. En effet, il faut dire que, dans une société qui ne tolère pas des écarts de comportement et est prête à marginaliser ceux qui questionnent ses règles, voir sa fille tomber enceinte hors mariage c'est voir son honneur ruiné, c'est devenir l'objet de toutes les moqueries, un paria en quelque sorte.

#### **Les causes du phénomène**

Elles sont d'ordre culturel et économique.

##### **- Sur le plan culturel**

On peut dire que les principaux responsables sont les parents pour qui le sexe reste, au XXI siècle, un tabou. Aucun des parents n'aide le jeune pubert à gérer cette période délicate de la vie. Les enfants sont donc obligés de chercher ailleurs des réponses, parfois fausses, aux questions angoissantes qu'ils se posent sur la transformation de leur corps.

Le sexe étant tabou à la maison, l'école pouvait éclairer les jeunes sur ce sujet si délicat. Malheureusement, même à ce niveau, les choses ne se passent pas toujours comme il le faut. En effet, l'éducation sexuelle n'est pas toujours introduite dans les programmes scolaires et, lorsque ceci est même fait, d'autres difficultés et obstacles surgissent qui empêchent les enfants d'accéder à cette information vitale : le personnel enseignant qui

n'est pas toujours prompt à enseigner cette matière. D'autre part, l'ambition des parents d'envoyer les jeunes filles en mariage prive ces dernières de la possibilité de recevoir l'éducation sexuelle à l'école. Aussi, elles agissent par tâtonnement et deviennent des proies faciles.

#### **- Sur le plan économique**

Cette cause est directement liée à la première dans certains cas. A la suite des discussions avec les filles de la communauté, il est ressorti que très peu de parents se soucient de l'entretien de leurs filles. Par entretien, il faut entendre achat des serviettes périodiques, de soutien gorge et d'autres accessoires féminins. En outre, ils ne se posent pas de questions sur la provenance de ceux qu'arborent leurs filles. De même les phénomènes de mode (habillement) jouent un grand rôle dans la progression de ce phénomène. En effet, pour pouvoir être à la mode, les jeunes filles sont prêtes à tout et se soumettent totalement aux caprices des jeunes garçons.

#### **Les réactions de la famille**

Il faut dire que faire un enfant « à la maison », chez ses parents, sans être mariée, est non seulement une véritable insulte à l'orgueil des parents car c'est la preuve de l'échec de l'éducation donnée à ses enfants, mais aussi une charge supplémentaire. Ce qui déclenche une colère noire et même parfois des comportements d'une rare violence chez les parents de ces enfants indignes qu'ils abreuvent d'insultes, dénigrent, bastonnent, isolent, privent de tout et même expulsent de la maison lorsqu'ils ne les obligent pas à avorter purement et simplement. Les garçons, auteurs de ces grossesses, reçoivent les menaces d'emprisonnement, et sont sommés de prendre comme épouse ou au moins en charge la jeune fille.

#### **Les conséquences**

Elles sont parfois dramatiques. On ne compte plus le nombre de jeunes filles qui, pour ne pas perdre leur scolarité, et surtout sous la pression des parents, d'un environnement et d'une société qui condamne sans appel ce

phénomène, choisissent de se suicider, d'avorter, de tuer ou abandonner l'enfant qu'elles portent à la naissance. En effet, aucun des parents vivant cette situation ne continuera à s'acquitter de son devoir d'éducation de leur fille.

Celles qui décident, malgré tout, de donner naissance à leur bébé, se trouvent dans l'obligation de se jeter dans la vie active sans aucune formation encore moins de niveau d'instruction suffisant pour assurer l'entretien de leurs progénitures.

Par ailleurs, elles reçoivent à l'accouchement une marque invisible sur le front qui témoigne de leur situation de jeune mère. Il devient pour elles très difficile de se marier, ce qui est, on peut l'imaginer, la pire des sanctions dans une société où l'on n'a sa personnalité d'homme ou de femme que lorsque l'on est marié.

Tous ces drames causés par les grossesses précoces ou indésirées peuvent être évités aujourd'hui où il est possible de contrôler sa sexualité, décider non seulement du nombre d'enfants que l'on veut avoir, mais aussi du moment. Ceci est possible grâce aux multiples méthodes de contraception que la science met à notre disposition, parfois même gratuitement. Ceci est aussi possible si nous, parents, nous acceptons de changer et de nous adapter à notre temps. Si nous démystifions le sexe et en parlons avec nos enfants. Les temps changent. Trop vite, et écrasent ceux qui l'ignorent ou refusent de s'adapter.

Avant, l'on ne parlait pas de sexe en famille parce qu'il fallait préserver jalousement la virginité des jeunes filles jusqu'à leur mariage. Le faire signifiait créer chez la jeune fille des envies, aiguïser sa curiosité. Il fallait qu'elle arrive en mariage toute ignorante et qu'elle découvre le sexe avec son mari. Aujourd'hui, les fiancés et les non fiancés veulent bien goûter au fruit défendu avant de passer devant monsieur le maire, ce qui nous oblige à aborder ce sujet avec nos enfants car prévenir vaut mieux que guérir. Avec les mutations sociales, certains parents ont du mal à prendre en compte cette dimension dans l'éducation de

leurs enfants. Pourtant c'est vital. Ils doivent comprendre qu'il est plutôt urgent de permettre à nos enfants de contrôler efficacement les risques liés à la sexualité en mettant à leur disposition les moyens de contraception adéquats qui tiennent compte de leurs moyens financiers et de leur besoin de confidentialité. Cette approche est de loin la plus efficace car elle permet non seulement de:

- prévenir les grossesses précoces et de limiter ainsi le nombre très élevé d'adolescentes enceintes chaque année,
- limiter le nombre de grossesses interrompues et les conséquences parfois désastreuses qui s'ensuivent si celles-ci sont pratiquées dans des conditions et circonstances douteuses ;

mais aussi de préserver cette couche de la population des maladies sexuellement transmissibles qui font des ravages parmi ces enfants, hypothéquant ainsi plus d'un avenir.

Elle les dotera aussi de moyens et d'outils dont ils ont besoin pour réussir cet exercice pas toujours facile ■

**James William Feuku**

## Annonces et humours

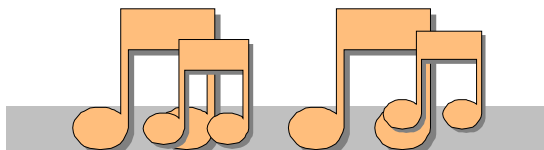
### ANNONCE

L'AFFAMIR et la population de Banéghang ont dit aurevoir le 19 mai dernier à Arantxa, Ainhoa, Koldo, des volontaires espagnols venus de en décembre et mars derniers avec la ferme volonté d'aider non seulement l'Ong à se développer, mais aussi les populations de Penka Michel à prendre en main les rênes de leur destin. Ils ont fait un travail remarquable aussi bien à la Kinder's House qu'avec les tontines des femmes et le chantier de construction de l'école de Banock, travail que nous devons continuer car, comme ils l'ont si bien dit, notre développement c'est notre affaire d'abord. C'est avec beaucoup d'émotion, de larmes qu'ils sont retournés chez eux où ils doivent pratiquement réapprendre à vivre. Mais, ils ont promis de revenir très bientôt, confirmant ainsi l'adage qui dit que, qui a été en Afrique en tombe éperdument amoureux et ne s'en sépare plus jamais ! **BON RETOUR ARANTXA, ANHOIA, KOLDO!**



*Une image des volontaires espagnols la veille de leur départ*

Antoine, Guy Hubert et Marie Aurore, volontaires français arrivés presque au même moment que les espagnols, sont retournés en France un mois après. A eux également nous leur souhaitons un très bon retour !



**Marie Aurore...**



**Et Antoine...**

### HUMOUR

Après plusieurs heures d'attente dans un bus, un passager s'écrit :

-Chauffeur, j'ai chaud.

Au chauffeur de répondre :

-C'est la ville qui te chauffe ou c'est moi qui te chauffe ? ■

## **Parenthèse santé...**

### **Le savon sauve des vies...**

Dans notre vie quotidienne, il y a des gestes simples que nous ne faisons pourtant pas très souvent, par oubli, par paresse, par ignorance, mais qui peuvent nous sauver la vie. Saviez-vous, par exemple que le savon sauve... des vies ?

En effet, si elles se lavaient les mains avec de l'eau et du savon, un million de personnes par an continueraient de vivre car elles ne succomberaient pas à des affections diarrhéiques, signale Val Curtis, maître de conférences à la London School of Hygiene and Tropical Medicine. Lors du Troisième Forum mondial de l'eau organisé au Japon, à Tokyo, M. Curtis a qualifié les microbes présents dans les excréments humains « d'ennemis publics numéro un ». Dans certaines communautés, accrochez-vous bien, il n'est pas rare que les femmes donnent à manger aux bébés ou préparent le repas familial après être allées aux toilettes et ce, sans se laver les mains, ouvrant ainsi bien grand la porte aux maladies qui se révèlent très souvent être mortelles. Pourtant, en se savonnant tout simplement les mains sous l'eau, on évite la propagation de virus et des bactéries mortels. Pour réduire le risque de maladies diarrhéiques, se laver les mains avec du savon serait trois fois plus efficace et rentable que de chercher à améliorer la qualité de l'eau. A bon entendeur, salut ! ■